

Entre traversée en solitaire et voyage en équipage

Agathe Evin, Novembre 2014

Ne pas s'oxy méprendre. Même si j'ai soutenu il y a un an une thèse de doctorat en STAPS visant l'analyse de la coopération entre élèves en EPS, le texte qui suit n'est pas un article scientifique qui se conforme aux exigences académiques. Il ne correspond pas aux canons habituels de l'écriture scientifique, qui suit pas à pas une organisation rédactionnelle rigoureuse. Au contraire, ce texte prend une large part de liberté, en s'affranchissant de toute structure préalable. Un unique cap à tenir, celui de faire partager mon expérience vécue. Plus précisément, il correspond à un témoignage, une mise en mots, un partage de préoccupations, d'émotions, de réflexions, qui ont submergé mon quotidien, avant, pendant, après mes heures d'enseignement d'EPS avec un public d'élèves qualifié de « difficile ». Je rejoins sur ce point la démarche de Marie-Cécile Crance, jeune enseignante d'EPS, qui retrace l'expérience de son entrée dans le métier (après avoir elle-même réalisé une thèse concernant l'EPS) dans deux textes intitulés « 41 secondes de silence » et « Arc en ciel » (<https://apprendreeneps.wordpress.com>). Je suis moi-même une jeune enseignante d'EPS, possédant peu d'années d'expérience, quelques heures d'enseignement effectuées pendant mes années de formation en tant que vacataire et me voici, après plusieurs années passées à tenter de décrypter, d'analyser, de caractériser l'activité des élèves, parachutée au cœur d'un ensemble scolaire d'une banlieue difficile de Nantes.

PREMIERE RENCONTRE : UNE IMMERSION AU CŒUR DU MOMENT PRESENT

Une heure, une journée, une semaine, deux semaines, un mois. Sept semaines que je suis en immersion totale au cœur de cet ensemble scolaire, et chaque heure de cours, chaque jour, chaque semaine, est teinté d'événements, de comportements, de paroles d'élèves, qui me marquent, m'interpellent, me questionnent, qui souvent me poursuivent au-delà des grilles de l'établissement. Les premières minutes, les premiers moments passés avec ces élèves m'ont semblé déterminants, un sentiment fort que beaucoup de choses se jouaient à cet instant. C'est l'une des raisons pour laquelle j'ai choisi de débiter ce texte en partageant l'expérience de cette première rencontre.

Je ne les connais pas encore, et pourtant je me surprends en parcourant les listes d'élèves, à imaginer les visages pouvant se cacher derrière certains prénoms. Seules les quelques descriptions de mes collègues alimentent mon imaginaire, ne me donnant pour autant qu'une image assez floue des élèves que je vais rencontrer. Je préfère que cette image reste floue. Je préfère rester dans l'inconnu, sans *a priori*. Je préfère les découvrir par moi-même, apprendre à les connaître. L'impatience se mêle à une certaine appréhension. Et si je n'arrivais pas à les « gérer » ? S'ils m'échappaient ? Si le courant ne passait pas ? Si je n'étais pas à la hauteur ? Si ? Si ? Si ? Et encore des « si » qui inondent mon esprit et alimentent mes pensées. Une vague d'interrogations déferle, me privant de toute possibilité de vivre le moment présent. Pourtant, arrive ce moment où cette marée d'interrogations parasitant mes pensées cesse. Arrive ce moment où les élèves sont là, face à moi. Joy suis !

Première semaine de cours. J'enchaîne avec mes deux classes de 5^{ème} au collège, ma classe de 3^{ème} PFP, mes classes de 2nd COM, de 1^{ère} STMG et de Terminale GA. Pleine d'énergie, je souhaite mettre en pratique, tester certaines choses laissées à l'état de réflexion théorique. Je veux les observer, les comprendre, analyser leur activité, chercher à déceler les rouages de l'activité de ces élèves, les faire apprendre, accomplir les missions de ce métier d'enseignant pour lequel j'ai « signé », me sentir utile.

Mercredi 3 septembre 2014. Premier jour de cours. Il fait une chaleur étouffante. Première rencontre avec ma classe de 2nd Bac pro commerce. J'ai ma liste d'élèves en main. Elle a un côté rassurant cette liste, elle permet de dissimuler les premières appréhensions liées à cette première rencontre. Je peux enfin associer leurs visages à cette longue liste de prénoms qui défile sous mes yeux. Quelques minutes seulement passées à effectuer l'appel et nous partons en direction du stade. Premier cycle avec eux, cycle de course en durée. Quinze minutes de marche nous séparent du stade. Nous marchons sous un soleil de plomb. Trente cinq élèves marchent à mes côtés. J'entends déjà certains élèves se plaindre : « *Madame, on va pas courir, il fait trop chaud !* », « *Madame, c'est encore loin ? J'en ai marre là, je marche pas plus moi !* ». La « génération Y », voire la « génération Z », nous y voilà ! Ce sont bien eux. Les descriptions théoriques de cette fameuse génération me reviennent en tête. Ils sont là devant moi, en chair et en os. Les Mp3, les portables derniers cris, les écouteurs autour du cou, des élèves enfermés dans leur bulle, ce monde de l'internet et du numérique : *les digital native*. Je souris en les écoutant je souris en prenant conscience que moi-même je fais partie de cette « génération Y ». Pourtant je perçois ce fossé entre eux et moi. Une attitude, un vocabulaire, une façon de parler, de se tenir, ces sujets de discussions, autant de choses qui me font dire que ce sont bien eux. Les déplacements que nous effectuons pour nous rendre sur les installations sont pour moi des moments déterminants. C'est ici que tout commence. Je sens le regard de certains élèves se poser sur moi, ils m'observent. Je les observe en retour. J'observe les quelques groupes qui se forment déjà. J'observe les quelques élèves qui marchent seuls, en silence, épaules baissées, enfermés dans leur bulle, à l'écart des autres. Un silence, une attitude qui dérangent, qui parfois met mal à l'aise. Je ressens chez certains un mal-être, cette difficulté d'accepter ce corps « encombrant », un corps qui pour certains est devenu un fardeau. J'observe leur manière de se déplacer, leur façon d'interagir avec les autres, avec moi. J'enquête, je tente de déceler les premiers indices qui caractérisent leur rapport au corps. Je les écoute. Ces moments informels sont pour moi d'une grande richesse, le cours a déjà commencé. Nous nous rapprochons du stade, plus que quelques minutes de marche. Quelques minutes seulement, qui pour certains élèves représentent un effort surhumain. Je les observe encore, je les écoute à nouveau et plusieurs choses m'interpellent même si je m'y attendais. Leur vocabulaire, ces mots, ces expressions qui me sont parfois étrangers, une sorte de langage devenu pour eux « conventionnel », incorporé. Je souris encore. En les observant, je ressens leur besoin d'appartenance, de reconnaissance face au regard des autres. Je ressens en eux ce besoin d'appartenir à ces « tribus », à plusieurs groupes qui leur permettent de construire leur identité, de fabriquer du sens et de partager avec d'autres. Cette fameuse « bulle rassurante » dans laquelle chacun va se construire. Une forme de violence, d'agressivité se dégage également dans leur manière de dialoguer, de communiquer avec les autres. Une autre chose m'interpelle : leur rapport au corps. Je perçois à travers leurs questions, leur attitude, leur façon de se comporter, un rapport au corps qui est

complexe, énigmatique. Un corps qu'ils découvrent, qu'ils mettent à défi. Pour beaucoup, ce corps est difficile à accepter, à cerner, à aimer. J'entrevois à travers leurs questions que certains s'identifient, se comparent, se défient, et défient même leur enseignante, moi. Je comprends à ce moment que le rapport au corps avec ces élèves est délicat, qu'un enseignant est bien plus qu'un enseignant. Je suis consciente que je dois également assumer ce rôle d'éducateur, de guide, d'accompagnateur, parfois même de « confident ». Je suis pour eux un peu tout à la fois. Mais suis-je préparée à cela ? Suis-je préparée à encaisser certaines souffrances que vivent ces élèves ? Des souffrances, un mal-être que certains ont besoin de partager, d'extérioriser, alors que d'autres font le choix de garder sous silence, de dissimuler. Même si je savais que mon rôle, ma mission ne se résumerait pas à celle d'enseigner, je m'interroge sur la place que nous tenons, que je tiens dans la construction identitaire de ces élèves. Je prends conscience à quel point cette période de l'adolescence dans laquelle ils sont plongés, est complexe, subtile et émotionnellement forte. Une période où des paroles, des actes, des expériences, peuvent marquer des corps, des esprits. Enfin, un dernier élément me questionne traduisant cette violence à laquelle ils recourent régulièrement : cette difficulté qu'ils ont de vivre ensemble, de s'écouter, de se respecter. Comment leur faire prendre conscience que travailler ensemble est une réelle richesse ?

En les observant, en les écoutant, je devinais qu'enseigner serait une réelle aventure humaine, un long voyage. Je percevais deux horizons qui s'ouvraient à moi : soit je ne parvenais pas à tisser ce lien, cette confiance mutuelle entre eux et moi et je serais contrainte d'effectuer une longue traversée en solitaire. Soit je relevais ce défi : les convaincre de partager cette aventure humaine, de réaliser ce voyage en équipage, un voyage riche d'apprentissages. La manière dont j'appréhendais mon métier, mon enseignement avec ces élèves, me plongeait au cœur de cette aventure humaine. Je concevais l'enseignement avec chacune de mes classes comme une traversée unique et authentique, avec ses aléas, ses imprévus. Les premiers instants où je les ai vus, entendus, où j'ai perçu pour certains leurs appréhensions, leur amertume, leur irritation à l'idée de venir à l'École, de venir en EPS, une chose me revenait en tête : j'avais conscience que ces élèves n'avaient pas choisi d'être là, on ne leur donnait pas le choix. Moi, je l'avais choisi. J'avais choisi d'être là, avec eux, j'avais choisi de faire ce voyage, j'avais signé pour faire ce métier : *enseigner*. Malgré les efforts des enseignants pour tenter de les convaincre de l'utilité de l'École, nombreux sont ceux qui la rejettent. Les paroles, les discours demeuraient insignifiants, insipides à leurs yeux. Une question me revenait : comment accrocher ces élèves et les faire participer à cette aventure humaine ?

AU FIL DES SEMAINES | LE FLOT CONTINU DES IMPREVUS

Le temps défile et pourtant les mêmes questions me reviennent : comment faire en sorte que tout se passe bien, que mes élèves travaillent ensemble ? Eviter à tout prix les conflits, les insultes, les tensions qui imprègnent le quotidien de nombreux enseignants, mon quotidien. J'ai parfois du mal à supporter ce climat de tensions. Comment faire en sorte que mes élèves coopèrent ? Nous y voilà ! Plus de trois années d'études passées à déconstruire, analyser, caractériser, décrypter, l'activité collective des élèves, et me voici à présent sur le devant de la scène. Il faut y aller. Coopérer, apprendre ensemble, apprendre à coopérer. *Coopérer* : ma préoccupation première, ma lubie, certains diraient même une réelle

obsession. Dès les premiers jours, face aux tensions que je retrouvais dans la majorité de mes classes, leur apprendre à coopérer, était devenu le premier cap que je m'étais fixée.

Plusieurs semaines se sont écoulées depuis la première rencontre, et chaque cours est encore fait d'imprévu. Ils me testent encore, j'essaie de les comprendre ; ils insultent, j'essaie de les canaliser, de créer ce fameux climat coopératif ; ils refusent de travailler ensemble, j'essaie de trouver les solutions pour déclencher leur envie de participer à cette aventure humaine qui me tient tant à cœur. Je sais qu'il n'y a pas de solution miracle, de solution prête à l'emploi, alors je tente, je teste, j'enquête, j'essaie de les cerner, les comprendre pour trouver des solutions qui leur sont adaptées. Je perçois qu'au fil du temps un lien se crée, un lien fragile mais réel. Un lien qui me permet d'appréhender ces moments où la situation va m'échapper, où elle va déraiser, je la sens venir. Une sorte de sixième sens qui se développe. Il y a certains jours où je me sens abattue avant même d'avoir commencé. Je suis tendue, crispée. Un sentiment étrange me poursuit, un sentiment qu'à certains moments, ces moments où « je ne suis pas dedans », ces moments où je décroche, mes élèves le perçoivent, le ressentent. Je pense parfois créer malgré moi un climat de tension. Un lien imperceptible se développe petit à petit. Un lien difficilement descriptible auquel je me raccroche, auquel j'attache une réelle importance.

Mardi 7 octobre 2014, encore une journée bien ensoleillée. Une journée que je débute au collège avec mes 5^{ème}A. Aujourd'hui je les évalue en vitesse-relais. Une journée qui ne sera pas comme les autres. 10h15, c'est le moment de la récréation. C'est l'effervescence dans la salle des profs. Les collègues discutent, les conversations se multiplient, les comportements des élèves alimentant beaucoup d'entre elles. Une des collègues de français m'interpelle. Elle veut me parler de Titouan, un élève de ma classe de 5^{ème}A. Je la sens encore énervée par le comportement de ce dernier qu'elle me décrit en me disant simplement « *Titouan a encore fait des siennes, et a refusé de travailler* ». Elle n'a pas besoin de m'en dire plus, je sais qu'aujourd'hui mon cours sera « sportif » avec eux. Ma classe de 5^{ème}A, une classe à petit effectif, 14 élèves seulement. J'avais rapidement compris la raison du choix de cet effectif réduit.

Titouan, un élève en apparence sans problème, qui au fil des semaines est parvenu à faire de mes cours un véritable enfer à lui seul. Un élève qui se fait discret au début de l'année, mais que je remarque rapidement au fil des semaines. Dès les premiers cours, ce dernier refuse catégoriquement de pratiquer, prétextant qu'il se sent fatigué ou simplement qu'il n'a pas envie de « faire sport ». Un sentiment difficile à décrire me collait à la peau depuis plusieurs semaines, un sentiment qui me dérangeait. Plus j'essayais de communiquer avec lui, de le comprendre et plus il se repliait sur lui-même, jusqu'à en devenir agressif. Je me sentais démunie face à son refus persistant de pratiquer. L'ensemble de mes tentatives pour le convaincre de pratiquer, échouaient. Je ressentais un mal-être chez lui qui devenait de plus en plus prégnant. Tantôt provocateur, tantôt renfermé sur lui-même, je ne parvenais pas à le cerner. Un malaise s'installait, je sentais la situation m'échapper de semaine en semaine.

10h30, la sonnerie annonce la fin de la récréation. Je rejoins ma classe. Quelques élèves sont déjà en rang, d'autres, toujours les mêmes, Ephraïm, Ryan, Hiba et Kenza, sont encore dispersés aux quatre coins de la cour. J'attends qu'ils se rassemblent. J'en profite pour jeter un coup d'œil à Titouan. Rien de particulier, il discute avec Elliott, je mesure qu'il a bien ses affaires de sport. Ils sont tous là, devant moi, direction les vestiaires. J'ouvre les deux

vestiaires, comme d'habitude ça bouillonne, ils courent dans les couloirs, se bousculent, claquent les portent, crient. Comme d'habitude j'interviens, ils se calment. Ils vont se changer tous sauf Titouan que j'aperçois, seul, adossé au mur, son sac de sport au sol. C'est à ce moment que tout dérape, que les événements vont s'enchaîner, et la situation m'échapper. J'essaie de dialoguer avec lui. Je reste sereine, calme. J'avais rapidement compris que le brutaliser ne servait à rien à présent j'ai de la patience. J'essaie de le convaincre d'aller se changer lui expliquant qu'aujourd'hui je les évalue. J'essaie de comprendre ce qui se cache derrière cette carapace. En vain. Un mur impénétrable et inébranlable est face à moi. Presque deux mois se sont écoulés et pourtant je me sens toujours aussi déstabilisée face à cet élève. Un élève qui paraît calme, sans problème, qui détourne toujours le regard quand je lui parle. Paradoxalement, ses paroles sont souvent provocatrices comme elles le sont ce jour-là : *« laissez-moi tranquille, je ferai rien, j'ai pas envie de faire sport ! De toute façon c'est moi qui décide, si je veux rien faire je fais rien. Je viendrai pas, laissez moi ! Allez-y mettez moi zéro, je m'en fous »*. Je me sens désarmée face à son désarroi, face à ce cri d'alarme qui se cache derrière ses paroles provocatrices. Menacer, rentrer dans le conflit, hurler ? J'ai testé, j'ai baissé les armes. Seule l'instauration d'un dialogue peut aboutir à quelque chose. Mais ce jour là, rien n'est fait, c'est un jour différent des autres. Je reste calme, je le sens incontrôlable. Surtout ne pas m'énerver. Je vois défiler les minutes, les autres élèves nous attendent pour partir au stade. Je pense à mon évaluation. Surtout garder mon sang froid. Titouan est toujours là, refusant de bouger. Après plusieurs longues minutes de dialogue je parviens tant bien que mal à le faire changer d'avis. Il rejoint le reste de la classe, son sac de sport sur le dos. Il ne s'est pas changé, ce n'est pas grave, nous partons.

Le trajet habituel pour se rendre au stade ne se fait pas sans encombre. Les événements s'enchaînent, la situation s'envenime. Peut-être ai-je commis une erreur en le forçant à venir avec nous au stade ? Peut-être aurais-je dû le laisser à la Vie scolaire ? Peut être aurais-je dû cesser tout combat avec lui ? Je garde un regard permanent sur lui. Je l'entends répéter en boucle qu'il va rentrer chez lui, qu'il n'ira pas au stade. Rester calme je me le répète inlassablement. Je suis angoissée, cette boule au ventre qui me pèse. Je sens la situation dérapier. Dernier carrefour à traverser, nous ne sommes plus qu'à quelques mètres du stade. Dernier carrefour et la situation dérape. Les menaces de Titouan n'étaient pas de l'esbroufe. Mes élèves traversent sauf Titouan qui ne suit pas. Déterminé, impassible, il prend un chemin opposé. Je l'appelle, j'élève la voix lui imposant de revenir, de rejoindre le groupe. Ça part en vrille ! J'entends quelques élèves qui lui disent de revenir. J'entends Titouan répondre : *« Je m'en fous, je veux rentrer chez moi !!! Laissez-moi tranquille, laissez-moi tout seul ! »*. Mon sang ne fait qu'un tour. Il ne changera pas d'avis, je le sais il prend la fuite, accélère le pas, s'éloigne. Tout va très vite, les questions fusent. Qu'est ce que je fais ?!!! Le rattraper ? Laisser mon groupe ? Je suis responsable d'eux. Laisser Titouan ? Impossible. Le collègue appeler le collègue. Tout s'enchaîne rapidement. Je dois faire un choix et vite, Titouan s'éloigne de plus en plus. Je le rejoins rapidement, laissant mon groupe sur le trottoir : *« vous ne bougez pas, vous attendez que je revienne !!! »*. C'est difficile de se voir ainsi, dépassée par la situation qui m'échappe. Difficile de se dire que je suis incapable de « gérer » ma classe alors qu'ils ne sont que quatorze élèves. Difficile de se voir ainsi, la peur au ventre parce que je dois faire le choix d'abandonner mes élèves, les laisser livrés à eux-mêmes. Difficile de se voir ainsi, inondée par mes émotions qui s'entrechoquent les unes aux autres : peur, angoisse,

colère, et un sentiment d'épuisement instantané. Je parviens à rejoindre Titouan, je suis à sa hauteur, je tente de le raisonner, de l'apaiser, de le tranquilliser. Il crie, répétant inlassablement les mêmes paroles. Il continue de marcher, refusant de s'arrêter. Je ne saurais évaluer la distance que nous avons parcourue. Une demi-heure s'est écoulée avant qu'il ne baisse les armes, que je parvienne à l'arrêter. Il s'arrête enfin, me regarde. Il craque, des larmes coulent le long de ses joues. Je sais que la tempête est passée, je souffle. Il me parle enfin, dépliant petit à petit ce qu'il garde enfoui en lui depuis des semaines. Il ose mettre des mots sur ce mal-être, sur ce malaise qui le ronge quand le cours d'EPS arrive, sur cette honte qui le paralyse quand il doit courir devant les autres. Un cours d'EPS où il sait qu'il doit mettre en jeu son corps, un corps qu'il ne supporte plus, un corps qui est devenu un fardeau. Un corps qui est la cible de moqueries à répétition venant de certains élèves de la classe. J'avais perçu ce climat de tension entre eux mais j'étais sans doute passée à côté de certaines « choses ». Ces élèves, pour certains, n'avaient pas conscience du poids de leurs paroles, des paroles qui marquent certains corps au fer rouge, des paroles qui conduisent des élèves à refuser de pratiquer, les censurant de toutes possibilités d'apprentissage, de créativité. Je l'écoute, ça me ronge, ça me fait mal de l'entendre parler ainsi de son corps qu'il n'accepte pas, qu'il n'aime pas. Nous rejoignons le reste du groupe. Ils n'ont pas bougé, ils m'ont attendu. Je suis vidée. Je dois sauver la face, retrouver un peu de sérénité et d'énergie pour les évaluer tant bien que mal sur le temps qu'il nous reste. Ce sentiment étrange me revient. Je ressens à nouveau la présence de ce lien entre eux et moi, un lien qui étrangement est devenu plus fort. Et pourtant je sais qu'il peut se rompre à tout moment.

Le retour au collège se fait dans le calme. Titouan reste silencieux. Je suis livide, je me sens à bout de forces. Les paroles de Kenza me reviennent en tête au moment où Titouan et moi les avons rejoints : « *Vous avez eu peur Madame ?* », « *On a eu peur, on vous attendait, on se demandait ce qui se passait. On est restés là, comme vous nous avez dit* ». Malgré ce sentiment d'épuisement, je ressens une chaleur apaisante, le sentiment diffus d'avoir crevé l'abcès. Je sens cette confiance qui s'est installée petit à petit entre eux et moi, malgré ces tensions, ces conflits, une confiance mutuelle qui est pour moi le socle sur lequel repose de nombreux apprentissages. Je savais que rien n'était figé, qu'avec ces élèves cette confiance était fragile, instable. Je savais que la route était encore longue.

EPILOGUE I

Ces situations peuvent paraître anodines, banales, ou anecdotiques, éloignées de la question des apprentissages scolaires. Ce sont des situations que de nombreux enseignants vivent au quotidien. Pourtant, loin d'être seulement anecdotiques, ces situations ont été pour moi riches d'expériences, où se sont mêlées différentes émotions, des situations auxquelles je n'ai pu échapper, qui sans doute étaient nécessaires à vivre pour eux et pour moi. Je suis convaincue que ces situations teintées d'émotions participent à la construction identitaire du groupe, de la classe. Ces émotions partagées entre l'enseignant et ses élèves, qu'elles soient positives, parfois négatives, créent un lien, une force entre eux et l'enseignant. Elles permettent parfois de comprendre ces non-dits, toutes ces choses cachées et dissimulées. Le rôle de l'École, notre rôle, celui des enseignants, c'est aussi de découvrir sous un autre regard chaque élève, d'apprendre à les connaître, de les aider à mieux se connaître eux-mêmes, là où certains parents ne connaissent pas le vrai visage de leur enfant.

A travers ce texte, je souhaitais également souligner l'importance et la richesse de ces « moments informels » dont je parle et que je décris à travers mon expérience : les déplacements vers les installations sportives, le temps passé aux vestiaires, etc., qui se déroulent dans les interstices du « temps académique » de la leçon. Des moments souvent considérés comme des « résidus » de l'activité des enseignants, et le plus souvent passés sous silence dans nos formations. Vivre ces moments, parfois difficiles à gérer, y accorder une attention particulière, m'a permis de poser un nouveau regard sur mon enseignement, et d'accepter qu'il soit parfois nécessaire de lâcher prise vis-à-vis de certains objectifs, de mon « plan » de leçon, d'accepter que mes élèves mettent du temps à se « mettre en activité », à comprendre ce que j'attends d'eux, qu'ils mettent du temps à s'organiser, d'accepter aussi que rien de ce que je leur propose « n'aille de soi », mais soit le point de départ d'une subtile négociation de sens. J'ai également pris conscience qu'au-delà du fait d'être une enseignante, j'étais devenue pour eux une réelle « balise » à laquelle ils venaient parfois se raccrocher. J'avais compris que mon rôle d'enseignante dépassait celui d'enseigner des connaissances « scolaires », qu'il était bien plus que cela : celui de l'apprentissage des rapports humains, de la confiance en l'autre, du respect, de l'entraide, de l'acceptation de l'autre. Il m'est alors apparu nécessaire de gommer tout sentiment de culpabilité lié au temps que j'accordais à ces « moments informels », des moments de vie où se multipliaient toutes formes d'interactions entre les élèves, et entre les élèves et moi, des moments riches d'apprentissages.

Mon défi quotidien demeurait inchangé au fil des semaines : les convaincre de faire ce voyage ensemble, collectivement, en s'entraînant. Les aider à construire une identité de groupe, à établir une confiance mutuelle entre eux et moi, étaient des éléments qui m'avaient semblé incontournables pour construire un réel climat coopératif. Enfin, j'avais compris que croire en eux, en leur potentiel, était la condition *sine qua non* pour les amener à croire en eux-mêmes. Sous leur masque de collégiens ou de lycéens parfois rétifs aux activités scolaires, se cachaient des élèves, et surtout des adolescents, avec une sensibilité à fleur de peau. Des élèves qui ne demandaient qu'à être entendus, compris. Des élèves en qui je devais avoir confiance, confiance en leur pouvoir de créativité, une condition essentielle pour espérer les voir construire petit à petit cette confiance. Mon rôle était aussi de les amener à libérer leur potentiel humain, à leur faire comprendre qu'ils avaient besoin de l'autre pour vivre et apprendre.

Sept semaines se sont écoulées et pourtant ce sentiment persiste ce sentiment, ravivé chaque fois que je retrouve ces élèves, de devoir encaisser cette souffrance qu'ils cherchent à dissimuler, et qui explose à travers leur motricité, qui transparait dans leur manière d'interagir. Je suis parvenue petit à petit à déceler derrière leur insolence une réelle détresse qui m'a poursuivie, qui est revenue régulièrement se diffuser en moi, comme une trace de poudre qui m'a longtemps collée à la peau et que j'étais incapable d'effacer une fois les grilles du lycée franchies. L'expérience viendra où peut être je parviendrai à m'en détacher suffisamment pour vivre ces moments sereinement. Je n'imaginais pas que mon métier puisse être celui-ci, un quotidien alimenté de conflits, d'insultes, de violence, de la souffrance des élèves. Car j'ai aussi, fugacement découvert la magie, la complexité, la joie de les voir apprendre et apprendre ensemble... Cela est possible, il suffit d'être capable de sauvegarder, d'entretenir, ou d'éviter de briser, ces fragiles « moments de grâce ». Je me suis préparée longuement et

passionnément à exercer ce métier, je me suis maintes fois imaginée « en situation ». Et pourtant rien de ce que j'ai vécu au cours de ces sept semaines n'était semblable à ce que j'avais imaginé, chaque instant passé avec les élèves de mes classes était unique et authentique. Enseigner avec ces élèves était devenu pour moi une aventure collective, un voyage en équipage qui serait sans aucun doute encore riche d'expériences et d'apprentissages.

Agathe Evin, Professeure d'EPS (Collège et Lycée polyvalent Sacré Cœur, Nantes, 44), Docteure en STAPS. Membre associée du Laboratoire « Motricité, Interactions, Performance » (EA, 4334), Université de Nantes. Contact : agathe.evin@univ-nantes.fr